

Les sévices sexuels sur enfant ou la mise à mal du sexe-temps.

Aldo Naouri
Communication aux neuvièmes journées d'étude et de réflexion
de
l'ANDES
(Association Nationale Des Enquêteurs Sociaux)
le 20 septembre 1995

Une histoire, pour commencer.

Ce qui a été frappant depuis toujours chez Marie, 6 ans, ce sont ses grands yeux bleus. Ombrés de longs cils noirs et tranchant sur une carnation mate, ils lui mangeaient le visage et conféraient au spectacle de sa beauté un caractère quasi insupportable. Ils sont devenus quelconques, aujourd'hui, derrière des verres épais d'hypermétrope qui les ont singulièrement affadis.

Pour brusque qu'elle ait été, cette regrettable altération de la vision ne s'est pas produite fortuitement. Elle semble, à l'analyse, avoir occupé le statut d'une ponctuation signifiante dans le cours récent de la vie de Marie; une forme de processus cicatriciel ou d'autopunition — comme nous serons amenés à le voir; le moyen probablement le plus économique que cette enfant a réussi à trouver pour emballer efficacement une aventure aux insupportables accents traumatiques et pouvoir enfin s'en libérer en la versant au registre du refoulé.

Quelques semaines auparavant, sans que rien n'eût pu le laisser prévoir, Marie avait en effet appelé à l'aide une tante paternelle avec laquelle elle voyageait et qu'elle voyait pourtant peu. "Tu sais, Guillaume, y veut rien comprendre et y m'embête toujours. J'arrête pas de lui dire et de lui répéter, y veut pas comprendre! J'aime plus, mais plus du tout, la crème qu'y fait sortir de son zizi quand y me le met dans la bouche. Au début, j'ai trouvé ça rigolo. Et même que Roseline elle était jalouse pasqu'elle voulait goûter elle aussi et qu'y voulait pas

pasqu'elle est trop petite. Mais maintenant j'aime plus. Et tu sais, quand on est chez grand-mère, y continue de me traîner dans la bergerie avec Roseline et y veut pas arrêter. Dis, tu peux lui dire, toi, tu peux lui dire que j'en ai marre et que je déteste vraiment ça?"

On saisira mieux encore le côté à la fois tragique et innocent de la demande quand on saura que Guillaume, fils d'une tante maternelle de Marie a seulement 14 ans et que Roseline, petite soeur de Marie, en a 3 et demi.

Voilà.

C'est une des rares histoires que j'ai trouvée dans mon expérience personnelle pour introduire cette table ronde.

Je dois préciser que je suis seulement pédiatre et, que malgré trente années de carrière, mon recrutement est resté relativement étranger à cette frange de la psychopathologie. La plupart des cas de sévices sexuels, dont j'ai eu à connaître pour telle ou telle autre raison, se sont en effet rapidement révélés n'être qu'allégations dans des processus de règlement de compte qui n'hésitaient pas à emprunter la voie du sordide. C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis d'abord refusé quand j'ai été sollicité pour intervenir sur le sujet. J'ai pensé que, dans le champ du social, il ne manquerait certainement pas d'intervenant pour remplir, bien mieux que je ne saurais le faire, l'office narratif ou autrement spéculatif auquel on voulait me commettre. Mais puisque j'ai fini par accepter d'être là, j'ai conçu le projet de décoller le plus possible des faits, y compris de ceux que je rapporte moi-même. Je voudrais prendre une certaine hauteur à l'endroit du sujet qui nous préoccupe, en mettre les éléments dans une perspective telle qu'on puisse, quelles qu'en soient la nature ou les motivations, comprendre l'ampleur des conséquences qu'ils impliquent. Car nous avons tous, sans aucun doute, une certaine intuition de l'étendue et de la nature des dégâts produits dans la psyché des enfants par cet ensemble disparate d'inconduites que constitue le sévice sexuel dans le sens le plus large du terme. Mais nous ne parvenons peut-être pas pour autant à en repérer le facteur le plus commun, enfoui qu'il est, comme on peut évidemment le concevoir, sous la gravité des symptômes qu'il produit. Il m'a semblé qu'en procédant de cette façon, il nous serait peut-être possible de surcroît de dessiner au passage à partir de nos considérations un enseignement à caractère prophylactique.

Dans cette perspective, je commencerai par poser tout d'abord une question inévitable, même si elle peut sembler incongrue ou élémentaire: sommes-nous avec cette histoire de Marie au coeur du sujet qui nous réunit?

Pour moi, ça ne fait pas le moindre doute. Mais cela ne semble pas être certain pour tout le monde.

Les parents de Guillaume n'ont par exemple jamais voulu l'admettre. Ils se sont obstinés, dès le début, à banaliser l'événement à l'extrême, allant jusqu'à excuser leur fils en mettant cyniquement en cause la trop grande joliesse de Marie. Et ils sont parvenus, à coup de multiples pressions familiales, à dissuader ses parents de porter plainte.

Je ne sais pas du tout par ailleurs comment aurait été légalement reçue et traitée une telle plainte concernant un "mineur de moins de quinze ans" ayant perpétré un acte délictueux sur une "mineure de moins de quinze ans". Sachant en revanche l'importance que notre Droit accorde au formalisme, fût-il pur exercice de style, je préfère ne pas imaginer le développement argumentaire qu'aurait développé la défense dans un tel procès. Je n'en trouve pas moins regrettable pour autant que l'acte du jeune garçon n'ait pas bénéficié de la sanction qu'il méritait — eût-elle été purement symbolique.

Le "touche-pipi" et... ce qui n'en est pas.

Sommes-nous donc, comme le soutenaient les parents de Guillaume, en présence d'un de ces jeux de "touche-pipi" dont on sait les enfants plus curieux et friands qu'on ne voudrait l'admettre? Ces deux-là se connaissent en effet depuis toujours et ils ont été partiellement élevés ensemble. Ils ont pris l'habitude de se retrouver périodiquement avec tantes, oncles, cousins et cousines, dans la grande maison familiale. Et rien n'était censé devoir les empêcher d'éprouver l'un pour l'autre une sympathie ou une attraction particulière qui eût été capable de faire un jour le lit d'un passage à l'acte moins délictueux. Il ne manque pas d'exemples, en effet, dans les confessions littéraires ou dans les propos recueillis au cours des thérapies, d'"initiations" ou de "déniaisages" qui se sont produits dans des circonstances et des contextes similaires. Il se révèle cependant, qu'en règle générale, les protagonistes qui cèdent à leur commune impulsion ont des âges à peu près équivalents et s'adonnent à ce qu'ils font dans une conscience relative des choses. Il se révèle également qu'à peine une certaine limite

franchie, ils se repoussent et se fuient, histoire de redonner force et statut aux interdits qu'ils ont incidemment outrepassés et continuer de préserver quasi religieusement autant leur intimité que les mystères du sexe. A un prix habituellement minime, ils parviennent sans difficulté à refouler leur expérience. Ce qui leur permet d'investir à nouveau positivement la curiosité sexuelle dont on sait qu'elle est au principe de la pulsion épistémophilique — toute curiosité, en quelque domaine que ce soit ne faisant que sublimer cette curiosité-là. Mais, dans le cas qui nous occupe, outre l'importante différence d'âge, nous sommes bien plus près du viol que du "touche-pipi" *stricto-sensu* lequel ne comporte pas dans sa définition l'effraction du corps de l'autre représentée ici par la fellation et l'éjaculation.

Deux enfants ou deux adolescents, du même âge ou d'un âge approchant — et j'insiste une fois de plus sur cette notion — qui s'adonnent à un "touche-pipi" réciproque, gardent donc une certaine mesure et ne sortent pas sensiblement éprouvés de leur expérience. Pour la simple et bonne raison qu'ils ne font rien d'autre en substance que de s'aider l'un l'autre à mettre besogneusement en pratique les théories sexuelles qu'ils se sont forgées et dont ils éprouvent le besoin de vérifier ou d'infirmier la pertinence. Ça commence par un "Je te montre mon zizi et toi, tu m'expliques, en me montrant ta zézette, comment tu peux vivre sans en avoir" ou bien "si tu veux que je te montre ma zézette, il faut que tu me montres le zizi fameux que moi je n'ai pas". Plus tard, on échangera des baisers et on s'essayera prudemment à certaines caresses. Les savoirs, en toutes circonstances, se situent toujours à des degrés similaires de précarité ou d'indigence. Et ils resteront encore longtemps brouillés par l'intensité des émotions, même quand l'information sera devenue plus consistante, .

Or, ce n'est pas cela qui s'est passé pour Marie.

Le savoir de Guillaume, compte tenu encore une fois de la différence d'âge, était autrement plus élaboré que celui de sa toute jeune cousine. Brûlant les étapes imposées par le caractère nécessairement et physiologiquement progressif des acquisitions, il y a fait effraction en toute conscience et en a sciemment et violemment bouleversé l'organisation spontanée. Marie, pour sa part, en a tout d'abord conçu cette forme d'agréable vertige que procure, à quelque âge que ce soit, toute transgression d'un interdit. Elle le dit d'ailleurs. Mais elle dit aussi en avoir rapidement perçu l'outrance au point d'avoir souhaité et tenté de s'y soustraire. C'est seulement faute d'y être parvenue qu'elle s'est

résolue à réclamer l'aide de sa tante. Son expérience apparaît alors avoir globalement revêtu un caractère traumatique dont elle ne parviendra pas à assurer la métabolisation. Elle ne pourra le faire qu'à un prix des plus forts qui soient: figer définitivement le vécu de son expérience en l'inscrivant dans son corps. L'hypermétropie qu'elle installe pourrait en effet équivaloir à un "même si je ne l'ai pas cherché, j'ai senti avoir pris un plaisir trop violent et trop massif à ce que j'ai regardé de si près. Aussi je m'interdis définitivement de voir ce qui se permettrait d'approcher de trop près mon visage". L'échange avec sa tante paternelle lui permettra de transformer par la suite cette autopunition rudimentaire en un processus accéléré de cicatrisation.

Le choix qu'elle a fait de cette tante n'est par ailleurs certainement pas un effet de hasard. Guillaume se situant du côté de la famille maternelle, toute personne de cette famille qui se serait présentée en position d'interlocuteur aurait été frappée d'une suspicion légitime. La tante paternelle étrangère à cette lignée reste, elle, suffisamment distante et tout de même suffisamment proche pour être investie. Elle présente de surcroît l'avantage en tant que femme de pouvoir être créditée d'un savoir non seulement plus grand mais directement accessible parce que déclinable avec le même alphabet sexuel. La communication a ainsi toutes les chances de passer convenablement entre une fillette-future-femme et une femme-ancienne-fillette — et inversement bien entendu. La démarche va être couronnée de succès car il se produit, à ce moment-là, ce que je considère, en raison de son caractère exceptionnellement opportun, comme un véritable miracle. Dominant en effet le bouleversement dans lequel la mettait le récit de Marie, la tante a eu l'extraordinaire présence d'esprit de lui rétorquer sur le champ: "tu sais, Marie, ce genre de choses est interdit entre enfants. Tu ne le feras donc plus, quoique t'en dise Guillaume, et tu te souviendras de ce que je t'ai dit. Mais plus tard, quand tu seras une femme et que tu rencontreras un homme que tu aimeras, tu pourras alors, s'il le veut et si tu le veux, lui faire cela comme un geste d'amour." L'intervention, issue de la bouche (ce qui est encore moins anodin en la circonstance) de cette interlocutrice élue, a ainsi réussi à figer le passé en même temps qu'elle a eu le souci de mettre le présent dans l'ordre de la loi. Mais elle a surtout pris soin d'envisager l'avenir et de l'entrouvrir efficacement. Jamais une intervention de type psychothérapeutique, n'aurait pu, de manière aussi radicale et aussi massive faire investir à ce point le long terme.

Le sexe-temps.

Si j'évoque ainsi le long terme et que j'introduis, en leur conférant autant d'importance, les catégories du temps vectorisé en passé, présent et futur, c'est parce que je crois ces catégories intimement liées au développement sexuel et à l'exercice ultérieur de la sexualité. Tout comme je crois le développement sexuel, dont elles constituent les balises, au principe même de la prise conscience de soi et de la découverte de l'autre.

Le caractère lent et toujours progressif des acquisitions sexuelles, aussi bien sur le plan de l'information que de la mise en acte, n'est pas en effet fortuit. Il s'inscrit on ne peut plus rigoureusement dans les processus de structuration psychique dont il forme l'armature essentielle.

Ainsi un individu, quel que soit son sexe, élit-il, à peine né, sa mère comme premier objet d'amour et ressent-il à son endroit un violent désir dont Freud a montré la nature sexuelle. On sait les difficultés qu'il éprouvera à se débarrasser de ce lien dont l'accès à la culture a fait dans notre espèce un lien contre-nature. Il ne pourra donc pas faire autrement que d'y renoncer tôt ou tard pour accéder à son statut de sujet et trouver plus ou moins rapidement sa place propre dans l'environnement social. Or, il ne parviendra à ce résultat qu'en déplaçant l'intégralité de l'énergie qu'il avait investie sur sa génitrice sur une série plus ou moins importante d'individus autres qui devront ne pas lui être interdits. La loi de l'interdit de l'inceste, dont il été beaucoup question ce matin, et les règles d'alliance qui en découlent, offriront leur cadre à ce parcours. Ce sont donc les pulsions sexuelles, et elles seules, qui se trouvent à quelque âge qu'on se place au principe de cette dynamique existentielle. L'éloignement progressif du corps de la mère évolue parallèlement à la découverte et à l'investissement de l'autre dont on découvre et dont on admet l'existence avant de décider de s'en préoccuper durablement. Ce sont les amitiés houleuses des bébés entre eux (je t'aime tant que j'ai envie de te manger et c'est pourquoi je te mords si fort). Ce sont les attendrissantes amourettes de crèche ou d'école maternelle. La découverte fortuite des rivaux et quantité de réflexions épisodiques sur l'homosexualité parachevant le processus et conduisant à l'assomption de l'altérité radicale qu'impliquera ultérieurement le plein accès à la génitalité et par dessus tout l'union

réfléchi à l'autre sexe. J'ai pour habitude d'expliquer par exemple à mes patients adolescents la finalité des particularités anatomiques qui sont les leurs et dont souvent ils se plaignent. Je leur dis que c'est la prévoyante nature qui leur a conféré ces caractéristiques plus opportunes qu'ils ne l'imaginent. Elle sont en effet censées leur permettre de satisfaire dans les meilleures conditions les pulsions sexuelles dont la violence à leur âge est plus grande que jamais. Leurs jambes démesurées par rapport à la brièveté ridicule de leur tronc sont destinées à leur assurer une exceptionnelle aptitude à la course. Elles permettaient à leurs ancêtres hominiens de surmonter la crainte d'affronter forêts, monstres et marécages, à la recherche d'un partenaire sexuel autorisé. A l'échelle du temps humain, les conditions environnementales ont changé hélas plus vite que ne se sont modifiés les processus physiques.

C'est l'inéluctabilité de son caractère progressif qui permet de concevoir la curiosité sexuelle comme faisant partie intégrante de l'équipement psychique de tout enfant quel que soit son âge ou son sexe. Aussi sa satisfaction se trouve-t-elle intimement arrimée à la prise de conscience progressive du temps vécu et à celle de son écoulement. "Maman (ou papa, selon le sexe) quand je serai grand je me marierai avec toi". Le petit garçon comme la petite fille tiennent beaucoup trop aux privilèges de leur âge pour les sacrifier de gaieté de coeur à un projet ultérieur, fût-il aussi attractif que celui qu'ils conçoivent. Les souhaits et les fantasmes ne représentent guère plus alors en effet que les ponctuations d'une réflexion autre, souterraine celle-là, autour de la vie et la mort. Chaque âge ayant à cet égard ses avantages et ses inconvénients. Or il se vérifie que le commerce des différentes tranches d'âge donne rapidement à l'enfant une idée assez juste de ce qu'a été son passé et de ce que sera son avenir. Si on ajoute, à cet univers perceptif complexe, les modifications du corps qui accompagnent la maturation sexuelle — on ne doit pas oublier l'étape fondamentale que constitue la puberté! —, on ne sera pas surpris que je puisse faire de la conjonction de la perception du temps et de celle des pulsions sexuelles, une forme d'appareil psychique que je nomme sexe-temps et dont je prétends qu'il a la même importance dans la structuration de l'individu que son homonyme, le sextant, en a dans le domaine de la navigation. On peut constater en effet en toute occasion que, quel qu'en soit l'agent, le bouleversement ou l'accélération de ces processus de maturation et de

prise de conscience ne sont jamais sans conséquence sur le devenir de l'individu.

C'est probablement la raison pour laquelle nos civilisations ont exclu du champ de leurs préoccupations toute modalité pour l'enfant d'accomplir l'acte sexuel proprement dit. Depuis le "caca-boudin" jusqu'à l'incontournable information ultérieure pour cause de Sida, les enfants en sont réduits à élaborer leur savoir sur le sexe en échangeant les uns avec les autres ce qu'ils ont glané ici ou là. Ce qui n'est pas plus mal. Et on aura compris combien, pour ma part, je considère recevable un tel procédé en ce qu'il respecte le statut de la curiosité, qu'il permet la mise en place de la sublimation et favorise enfin la création poétique par l'étendue de la fantasmatique qu'il active.

Il n'en est pas ainsi sous toutes les latitudes.

Dans certaines régions de l'Inde, à Sumatra et dans certaines régions de la péninsule indochinoise, les enfants et les adolescents sans distinction de sexe sont envoyés tous les jours — comme nos enfants fréquentent l'école — dans des maisons aménagées à leur intention et qui sont connues dans la littérature ethnographique sous le nom de Gothul. Ils y sont contraints, dès leur petit âge, d'y avoir et d'entretenir des rapports sexuels avec tous les autres enfants et tous les autres jeunes sans distinction, à l'exception cependant de celui ou de celle que leur famille leur aura désigné(e) comme devant être plus tard l'époux ou l'épouse définitive.

Chez les Baruya de Nouvelle-Guinée, les garçons sont regroupés jusqu'à l'âge de 16 ans dans une maison où ils sont tenus d'avoir entre eux des rapports oro-génitaux, les plus petits devant absorber le sperme des plus grands pour être sûrs d'avoir ensuite dans leur vie d'époux et de père, un sperme fourni et de bonne qualité. Une fois qu'ils ont quitté cette maison, ils contractent un mariage et ne s'adonnent plus jamais à des relations homosexuelles.

L'un comme l'autre de ces cas de figure pris pour exemple démontre que des activités sexuelles peuvent être parfois exercées à un âge précoce sans interférer pour autant de façon clastique dans le devenir des individus. On pourrait en conclure — et il ne manquerait certainement pas d'individus pour vouloir le faire! — que si la chose s'avère possible sous certaines latitudes, il n'y a pas de raison consistante pour qu'elle ne le soit pas en tous lieux et que nos sociétés à l'évidence brilleraient, une fois de plus, par l'excès d'une répression arbitraire et injustifiée. Ce serait faire peu de cas des structures

organiques que se donnent les différentes sociétés, et du facteur qui intervient en leur sein, même si leurs organisations sont en apparence foncièrement différentes. Car à y regarder de près, on trouvera curieusement un facteur commun à chacun de ces exemples exotiques et à nos sociétés prétendument répressives: le plus grand respect de ce que j'ai donc appelé le sexe-temps. Les unes comme les autres ont en effet un souci pointilleux de l'organisation formalisée du temps, de sa vectorisation et des effets de son vécu dans la psyché. Les anglais ne disent-ils pas joliment que "the future is the present with yesterday's shoes", ce qui reprend à peu de choses près la belle injonction talmudique: "souviens-toi de ton futur".

Les pensionnaires du Gothul ont dans l'exercice de ce qui, d'un certain point de vue, pourrait passer pour de la licence, une contrainte majeure: l'interdit absolu de tout rapport avec leur promis ou leur promise. Comme si, invités à explorer tous les pans d'un présent étale à traverser, ils devaient à tout moment garder présente à l'esprit la perspective de ce futur investi tout autrement. Quant aux garçons Baruya, la fellation qu'ils subissent ou à laquelle ils s'adonnent n'est pas placée ailleurs que dans une visée à long, voire à très long terme. Le rapport que, pour notre part, nous instaurons à l'enfant n'en fait rien d'autre que le dépositaire d'un futur que nous avons en principe le souci de préserver et d'investir dans le respect de sa dynamique évolutive propre.

L'abus, le sévice sexuel, perpétré sur l'enfant, quel qu'en soient les modalités ou la nature, apparaît sous cet angle, comme le viol délibéré de la vectorisation du temps, sa dénégation et le défi lancé à l'endroit de ses effets structurants: "je malmène ces notions d'avenir et je n'en ai rien à faire! Car seuls comptent pour moi mon présent et la jouissance que je me paye à bon prix sur un être dont je sais qu'il ne pourra pas s'y soustraire et qui, faible comme il l'est, ne pourra pas même m'en faire grief. Méprisant cet avenir, je convoque le mien oblitéré pour lui dire à lui aussi que je lui crache à la face!..." Ainsi pourrait parler l'auteur d'un abus, et Guillaume en particulier dans notre cas. Profitant du facile prestige que lui confère son âge et le savoir plus grand qu'il est censé avoir sur le sexe, il singe le statut d'un initiateur en bouleversant autant qu'il les ravage l'économie psychique et le repérage temporel de Marie. La pauvre enfant de six ans, qui en est à l'ânonnement besogneux de l'alphabet rudimentaire du sexe, ne peut pas plus investir son cousin comme autre qu'elle ne l'est par lui. Réifiée à l'extrême, elle est réduite

au rang de simple instrument masturbatoire, celui qui permet à ce grand garçon d'aller de sa propre impulsion à la satisfaction pure et gratuite de cette impulsion, de jouir en quelque sorte seul de lui-même. On sait ce que sont les rapports d'une telle conduite avec les pulsions incestueuses et meurtrières. A considérer la manière dont ses parents couvrent son méfait au point de l'empêcher d'accéder à la sanction qui l'aurait au moins humanisé, on conçoit qu'il ait pu ressentir, depuis déjà longtemps et de diverses manières, le vide d'amour dans lequel il a vécu jusque là. Ce qui nous ouvre une nouvelle piste: celle d'un système de causalité transgénérationnel en cascade qui ferait de ce type de passage à l'acte le symptôme d'une ou de plusieurs effractions dans le sexe-temps des générations antérieures. D'où le souci de nos sociétés de vouloir résoudre à tout prix l'insoluble problème d'une éducation sexuelle susceptible de préserver les étapes, nécessairement individuelles, de tous les enfants à la fois! D'où aussi le démenti infligé par le temps au fantasme de Freud. Il prétendait que l'humanité guérirait de la "névrose" lorsque les humains pourront accéder à l'exercice d'une sexualité aussi simple et naturelle que celle des paysans de son temps. La libéralisation des mœurs et l'exercice d'une sexualité débridée par certaines franges de la population depuis quelques décennies dans nos sociétés semblent avoir plus contribué à aggraver ce problème qu'à le résoudre.

Et pour conclure: d'autres formes de sévices, souvent récusées comme telles.

Si j'ai autant mis l'accent sur la délicatesse de la maturation sexuelle et sur la manière dont elle est concaténée aussi bien à la prise de conscience du temps qu'à la découverte de l'autre et au questionnement sous-jacent sur la vie et la mort, c'est pour en dégager autant la précision extrême que l'extrême fragilité.

Or, l'enfant est aujourd'hui passivement soumis entre autres agressions à celle d'une information massive et anarchique sur la sexualité.

Sous prétexte d'édifier une société sans contrainte et de faire accéder nos semblables à une existence "sans complexe", on a rejeté les notions de décence et de pudeur considérées comme valeurs bourgeoises obsolètes. On a estompé, voire effacé radicalement, la différence des sexes. On a bouleversé l'ordre et la hiérarchie des générations en

exposant l'enfant au premier plan des préoccupations sociales — ce qui, sous l'apparence d'un surinvestissement méritoire, ne lui assure paradoxalement plus la moindre protection.

Cela se traduit par la violence et le mauvais goût charriés par notre télévision. Ce que tout le monde — y compris nos décisionnaires — reconnaît et dénonce sans que personne — et surtout pas nos décisionnaires! — ne fasse quoi que ce soit pour y mettre un terme. On se plaindra ensuite de la baisse effrayante de l'âge de la délinquance! Je ne parle même pas évidemment de l'étalage de tous les spectacles et panoplies sexuelles en tous lieux et en toute occasion. Je n'ai pas l'intention d'aggraver le procès de conservatisme qui m'est toujours fait quand je me lance dans ce type de dénonciation*. Je n'ai pas non plus l'intention d'instruire méticuleusement le procès de nos sociétés en passe de devenir "post-incestueuses", comme certains se plaisent à le déclarer. Je dirai simplement la surprise que j'ai conçue en apprenant, ce printemps, en zappant un soir à la télévision, l'existence d'un groupe rapp — d'excellente réputation, paraît-il — qui a choisi de s'appeler Nique Ta Mère, ou NTM pour les plus prudes. Je "débarquais", bien évidemment puisque j'ai appris par la suite que ce groupe avait déjà cinq années d'existence. Je me suis tout d'abord dit que dans le registre de "la provoque" on ne pouvait certainement pas mieux faire — et je pourrais en parler longuement. Mais à la réflexion, j'ai pensé que cette appellation pouvait être également considérée comme bienvenue parce qu'elle a, malgré sa violence délibérée et celle verbale des textes du groupe, probablement contribué à ralentir l'explosion menaçante des banlieues, là où, précisément la mise à mal chronique du sexe-temps à laquelle s'adonnent nos sociétés se redoublait de fractures culturelles dont on ne revient pas aisément.

Pourquoi cette incursion dans le social, et en particulier sous cette forme presque élidée? Seulement pour élargir le débat. Et je vous renvoie à ce que j'ai déjà évoqué en allant un peu plus loin: je postule en effet que si l'enfant est victime de son agresseur, celui-ci est peut-être lui aussi victime d'un processus qui ne lui a fait aucun cadeau et dont la société a sa part de responsabilité. Aussi en suis-je conduit à ne rien pouvoir faire de plus que signaler l'étendue du champ des dégâts et l'impuissance à laquelle leur constat me réduit.

* Cf: Aldo Naouri: *Parier sur l'enfant* (Paris, *Seuil*, 1988)

Je n'ai donc pas eu d'autre choix que de tenter, dans mon expérience professionnelle de tous les jours, de freiner comme cela m'a paru possible, les dérives grandissantes. Quand je dis aux parents de fermer la porte de leur chambre à coucher, de ne pas se baigner avec leurs enfants quel qu'en soit le sexe ou l'âge, de respecter leur pudeur, de ne pas se montrer nus à eux, de ne répondre que chichement à leurs questions sur le sexe, quand je conseille aux mères ou aux pères seuls en toute circonstance la plus extrême discrétion sur leur vie sexuelle, je passe pour un vieux barbon rétrograde et psychorigide. C'est d'ailleurs pour me clouer le bec et me donner une leçon qu'une mère de quatre garçons m'a confié un jour que pour leur permettre, faute de leur avoir donné une sœur, de ne pas être intimidés plus tard par les corps féminins, elle les invite chaque mois à assister au change de ses garnitures périodiques!

Question à l'assistance: cela est-il un sévice ?